



JACQUES CANCE

MAIRE HONORAIRE

XVI ÈME SIECLE



LES GUERRES

DE

RELIGION

COMPIEGNE ET SOISSONS

A la mémoire de Bernard ANCIEN

1ère PARTIE

LES GUERRES DE RELIGION

HENRI II, Fils de FRANÇOIS I^{ER} et Claude de France

régnait de 1547 à 1559

C'est sous son règne que la situation commença à s'aggraver dans notre région.

- ❖ Les guerres inutiles d'Italie continuaient et une partie de la noblesse d'ici y participait.
- ❖ Mais une autre inquiétude fut suscitée par l'attitude des « Espagnols ».

Henri II se retrouvait en face de **Charles QUINT**. Après l'abdication de celui-ci en **1555**, son fils **Philippe II d'ESPAGNE** renoua l'alliance anglaise en épousant la nouvelle Reine d'Angleterre Marie TUDOR (fille de Henri VIII).

La guerre arriva donc en 1552 par l'expédition dite « d'Austrasie ».

Charles QUINT assiégea METZ mais se heurta à la terrible résistance de François de GUISE et perdit les trois quarts de ses effectifs.

Pour se venger, il fit ravager la Picardie par ses mercenaires « Hongrois ». Près de 700 à 800 villages furent détruits par les bandes que les historiens d'ici appellent encore « bandes de Charles QUINT ».

Après une accalmie durant laquelle, une fois encore, François de GUISE partit combattre en Italie, Philippe II d'Espagne revint en 1557 envahir notre région et assiégea SAINT-QUENTIN.

La ville était défendue par le protestant Gaspard de COLIGNY qui ne disposait que d'environ sept cents hommes.

Le connétable Anne de MONTMORENCY décida d'amener des renforts mais les bateaux s'enlisèrent dans les marais de la Somme et le 10 août, la cavalerie Espagnole écrasa les troupes Françaises. Il y eut plus de trois mille morts. Ce fut le « désastre de SAINT-QUENTIN ».

Philippe II descendit ensuite vers NOYON. La population s'enfuit. La place fut vaillamment défendue durant un mois par le Capitaine LORGE qui dut capituler en octobre.

Alors, partout se multiplièrent les pillages, vols, massacres.

Enfin, la paix vint. Les 2 et 3 avril 1559 était signé le traité de CATEAU-CAMBRESIS. La France reprenait les trois Evêchés de METZ, TOUL ET VERDUN et recouvrait SAINT-QUENTIN ».

Cette année 1559 marque la fin d'une période. Après ce traité, la France abandonna l'aventure Italienne et le conflit avec l'Espagne s'arrêta provisoirement.

Le 30 juin, refusant les conseils de son astrologue et de son entourage, le Roi Henri II décida de participer à un tournoi. La lance de son adversaire s'engagea sous sa visière, se brisa et le bois pénétra profondément dans l'œil. Le Roi expira après un délire de dix jours.

La « Réforme »

Si François 1^{er} avait marqué quelques hésitations dans la répression du Protestantisme, il n'en fut pas de même pour Henri II.

Il multiplia les édits contre les Protestants. En 1551, l'édit de CHATEAUBRIAND prit des mesures particulièrement sévères contre les « hérétiques ». La délation y était encouragée et le tiers des biens confisqués proposés aux dénonciateurs.

En 1557, l'édit de COMPIEGNE où le Roi séjournait souvent, stipulait que l'on ne pouvait atténuer les sentences et que la peine de mort était le seul châtement pour les hérétiques impénitents.

Ainsi, à la mort d'Henri II, au moment où s'atténaient les conflits extérieurs, s'ouvraient les guerres de religion.

LES ROIS

Les trois frères, fils d'HENRI II et de Catherine de MEDICIS :

Règnes :

- François II : 1559/1560 (17 mois)
- Charles IX : 1560/1574 (14 années)
- Henri III : 1574/1589 (15 années)



Le conflit religieux devenait « Guerre Civile ».

Non seulement il y eut des batailles rangées mais peu de villages purent rester à l'abri de ce conflit.

JAULZY, ATTICHY, CUISE LA MOTTE, VIC-SUR-AISNE etc. souffrirent particulièrement de l'opposition intransigeante et sanglante entre COMPIEGNE et SOISSONS.

CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

LA LIGUE CATHOLIQUE ET LES LIGUEURS **LES TROIS FRERES « GUISE »**

Cette puissante association armée et intraitable vit le jour à PERONNE dans la Somme en 1576. Elle avait été fondée par le Marquis de MONCHY-HUMIERES.

Ses interventions restèrent relativement limitées jusqu'au 16 janvier 1585, date à laquelle elle fut reprise par les « GUISE ».

Ceux que l'on a appelé les « LORRAINS » la conduisirent au sommet de l'intolérance et de l'agressivité.

En fait, la ville de GUISE dans l'**Aisne** (au-dessus de LAON) était entrée dans la Maison de LORRAINE en 1333 et avait été érigée en duché en 1528.

François 1^{er} de LORRAINE, Duc de GUISE, l'homme qui avait défendu METZ en 1552 contre Charles QUINT, était très hostile aux protestants.

Sous le règne du faible Roi François II, il réprima dans le sang la conjuration d'AMBOISE et vainquit les « Réformés » à ROUEN et à DREUX avant d'être assassiné par l'un d'eux en 1563.

Lui succédèrent les fameux « **trois Frères GUISE** » :

- Henri de GUISE dit « le balafré », assassiné par le Roi Henri III à BLOIS le 23 décembre 1588
- Charles de GUISE, Duc de Mayenne communément appelé « Mayenne » tenant et siégeant à SOISSONS
- Louis de GUISE, Cardinal de Lorraine, assassiné par Henri III à BLOIS le 24 décembre 1588.

Ce sont les deux premiers qui relancèrent l'activité de la ligue en 1585 avec leur cousin, le Duc d'AUMAIE.



Illustrations extraites de « France- 2000 ans d'images »
Chez Larousse

LES TROIS FRERES GUISE

Charles de Guise
Dit de « Mayenne »

Henri de Guise
« le balaféré »

Louis de Guise
Cardinal de Lorraine

LES PROTESTANTS OU HUGUENOTS
LES COLIGNY- CONDE - BOURBON

Les « **trois frères CHATILLON-COLIGNY** » s'opposaient aux trois « **GUISE** » :

- Gaspard de COLIGNY, Amiral, assassiné lors de la Saint-Barthélémy (1572) ;
- François d'ANDELOT, Colonel-Général d'infanterie. Henri II le fit arrêter en 1558, il décéda en 1569 ;
- Odet de COLIGNY, Cardinal de CHATILLON, Evêque Comte de BEAUVAIS, mort en ANGLETERRE en 1571.



Illustrations extraites de
« France- 2000 ans d'images » Chez Larousse

LES TROIS FRERES CHATILLON

Odet de Coligny Châtillon
Evêque de Beauvais

Gaspard de Coligny
Amiral de France

François d'Andelot
Colonel général de
L'infanterie

Cet Odet de COLIGNY eut une existence fort mouvementée.

Cardinal à seize ans, sans avoir été ordonné Prêtre, il devenait à vingt ans, Evêque-Comte de BEAUVAIS.

C'est dire combien l'Administration de l'Eglise nécessitait une « Réforme », les grands Prélats n'étant désignés que par les jeux de parenté et d'influence.

Selon le concordat signé entre François 1^{er} et le Pape Léon X en 1516, c'est le roi de France qui avait le choix des évêques et des abbés, sous la seule réserve de leur institution canonique par le Pape.

« Seigneur débonnaire, amateur des lettres et de la vertu », généreux pour les pauvres mais Evêque sans vocation, Odet de COLIGNY menait la vie d'un grand seigneur en multipliant les fêtes à PARIS et à BEAUVAIS.

Influencé par ses deux frères, il abjura solennellement la religion catholique, se maria et prit part aux batailles dans l'armée Calviniste.

En 1568, il fut déclaré rebelle, menacé de prison et de mort et se sauva précipitamment en ANGLETERRE.

Il devait y mourir en 1571, sans doute empoisonné.

Aux côtés des COLIGNY se trouvaient les **CONDE**(Louis de CONDE et Henri 1^{er} de CONDE) et plus particulièrement les **BOURBON**.

Antoine de BOURBON qui avait épousé Jeanne d'ALBRET était Roi de Navarre. Son fils n'était autre qu'Henri de NAVARRE, le futur Henri IV.

LES MONTMORENCY

(ATTICHY – OFFEMONT – CUISE – BREUIL – TROSLY...)

La maison de MONTMORENCY fut une lignée de très hauts Seigneurs dont l'histoire se confond avec celle du Royaume de France.

Propriétaires de nombreux fiefs et domaines, leur puissance atteignit son apogée au XVI^{ème} siècle avec le connétable « Anne de MONTMORENCY » qui pour la postérité, reste le châtelain de CHANTILLY.

Et cependant !...

Dès le XII^{ème} siècle, le domaine **d'ATTICHY** était la propriété de la Maison de MONTMORENCY dont **MATHIEU II** prit part à la bataille de BOUVINES.

Sans discontinuité et jusqu'au XV^{ème} siècle, les Seigneurs d'ATTICHY rendirent hommage à la Maison de MONTMORENCY.

Il y avait alors une importante seigneurie qui était celle « d'OFFEMONT » (on disait alors OFFREMONT) à SAINT-CREPIN-AUX-BOIS.

Au XV^{ème}, l'ancienne forteresse avait été remaniée et plus de dix kilomètres de hauts murs d'enceinte dont une partie subsiste de nos jours, furent terminés en 1535.

La Maison de NESLE était propriétaire de la Seigneurie depuis la fin du XIII^{ème} siècle.

Or, au XVI^{ème} siècle, la dernière descendante Louise de NESLE, Dame d'OFFEMONT, MELLO, ANCRE et BRAY qui avait épousé en 1487 Jean de la GRUTHUSE, resta veuve après avoir perdu ses trois enfants.

Elle désigna alors comme successeur sa cousine **Charlotte d'HUMIERES**, qu'elle maria à **François de MONTMORENCY**, dès que celui-ci fut revenu de captivité, après la bataille de PAVIE (1525).

Le domaine transmis était très vaste : la moitié de la forêt de LAIGUE, les fiefs et seigneuries de TRACY, SAINT-CREPIN-AUX-BOIS, etc.

Mais François de MONTMORENCY avait tant de seigneuries qu'il ne vint à OFFEMONT qu'en 1530, où il fut reçu avec les honneurs dus à un Grand Seigneur propriétaire.

« Entre le 13 avril et 8 mai, il fut consommé deux bœufs et demi, dix veaux un quart, des quantités énormes de poissons, sans compter le gibier » (Paul Guynemer).

Il s'y trouvait aussi en mai 1539, tandis que l'on s'apprêtait en octobre de la même année, à recevoir le Roi François 1^{er} à COMPIEGNE.

Précisément le 15 mai, il attendait au Château d'OFFEMONT, un Guy de BELLOY, qui venait d'acquérir de Nicolas de ROUY la seigneurie de CUISE et en tant que vassal, devait obtenir l'investiture de son suzerain, le Seigneur d'OFFEMONT.

Surprise ! François de MONTMORENCY lui signifia qu'il voulait et entendait « retenir et réunir à sa table » les fiefs de « CUISE » et du « Mont de CUISE ». Il lui remit 10.000 livres et reprit en outre les fiefs de « CUISE-BREUIL et TROSLY ».

François de MONTMORENCY et Charlotte d'HUMIERES décédèrent sans laisser d'enfant.

Ils furent inhumés dans le cœur de la chapelle du Monastère de Sainte-Croix (à OFFEMONT). Mais leur caveau fut violé et pillé en 1793, les ossements cassés et parsemés au milieu des débris de leurs propres statues.

Après leurs décès, la Seigneurie d'OFFEMONT et celles dépendantes de TRACY, SAINT-CREPIN, LA MOTTE, CUISE, BREUIL, TROSLY etc. revinrent au frère de François, le célèbre connétable **Anne de MONTMORENCY** qui demeurait à CHANTILLY.

Il avait été élevé avec François 1^{er} et participa à toutes les grandes entreprises de son règne.

Maréchal puis connétable de France en 1537, il défendit tout d'abord une politique de paix mais fut disgracié puis rappelé par Henri II et plus tard par Catherine de MEDICIS.

Il prit alors le parti des GUISE et combattit les protestants.

C'est en les mettant en déroute à la bataille de SAINT-DENIS en 1567, que le vieux connétable, âgé de soixante quinze ans, reçu un coup de pistolet dans les reins et mourut cinq jours plus tard.



Henri IV



Connétable
Anne de Montmorency

Toujours en vertu du testament de Louise de NESLE, c'est le second fils du connétable **Henri 1^{er} de MONTMORENCY** qui hérita de toutes les seigneuries précédentes. Maréchal de France au moment où les guerres de religion dévastaient le pays, il devint, à l'inverse d'Anne de MONTMORENCY, l'ennemi des GUISE, prit le parti d'Henri IV et combattit la ligue.

Il fut promu connétable en 1593.

Mais ce grand guerrier devint ensuite un seigneur dépensier. Il menait grand train de vie et afin de désintéresser ses créanciers, il dut vendre plusieurs seigneuries.

C'est ainsi qu'en 1609, il céda à Octavien DONI, déjà Seigneur d'ATTICHY et de la MOTTE, la seigneurie de CUISE.

La vente fut d'ailleurs de courte durée, car dès sa mort, son fils, Henri II de MONTMORENCY exerça son « droit de retrait lignager » et récupéra le bien.

Cet Henri II qui devint Amiral et Maréchal de France, se révolta ultérieurement contre l'autorité de RICHELIEU qui le fit décapiter à TOULOUSE et confisqua tous ses biens en 1632.

LES TROIS FRERES ROIS **LA GUERRE CIVILE**

Rien ne pouvait désormais arrêter la guerre.

Voici donc d'un côté les Catholiques avec les GUISE et les d'AUMAËLE et de l'autre, les Protestants avec les CHATILLON-COLIGNY, les CONDE, les BOURBON.

Entre les deux clans, les MONTMORENCY restent hésitants.

Trois Rois, tous fils d'HENRI II et de Catherine de MEDICIS allaient se succéder.

Cette période fut dominée par la Reine Mère, l'autoritaire Catherine de MEDICIS devenue veuve et quasi gouvernante du Royaume de France et qui imposa trop souvent sa volonté à ses fils.

Hésitante durant quelques années entre la tolérance et la répression, elle finit par ordonner en 1572, le massacre de la Saint-Barthélemy.

FRANCOIS II (1559/1560)

Dès l'avènement du nouveau Roi âgé de quinze ans, les Protestants tentèrent une conjuration à AMBOISE. François de GUISE traita les conjurés par le feu, la noyade et la pendaison.

D'une santé particulièrement fragile, le jeune Roi mourut après dix sept mois de règne, sans doute d'une mastoïdite aiguë.

CHARLES IX (1560/1574)

A la mort de François II, son frère Charles IX n'avait que dix ans en 1560. Ce fut encore Catherine de MEDICIS qui resta détentrice du pouvoir.

Durant son règne, commencèrent les batailles rangées entre Catholiques et Protestants.

Dès 1561, certains Huguenots entrèrent dans les Eglises avec port d'armes et par force pour y faire cesser la messe et divin office « et pour y donner leur prêche ».

Chaque antagoniste cherchait des appuis extérieurs.

Les protestants sollicitaient le concours de l'Angleterre et des Princes Allemands tandis que les Catholiques faisaient appel aux Espagnols et à leur Roi très catholique Philippe II.

Les luttes sévissaient dans les villes et les campagnes... à COMPIEGNE, SOISSONS, ATTICHY, PIERREFONDS, etc.

Ainsi ce 27 septembre 1567, dès l'aube, les Huguenots dirigés par un nommé GENLIS profitant d'une trahison, occupèrent SOISSONS (1).

La porte de Poterne leur avait été ouverte par leurs affidés et ils pénétrèrent sans bruit dans la ville endormie à quatre heures du matin.

Dans les jours qui suivirent, le château de VIC-SUR-AISNE tomba entre leurs mains.

C'est qu'ils avaient de nombreux partenaires à COEUVRES, CREPY, PIERREFONDS et tous décidèrent alors de se regrouper sous le commandement du nouveau gouverneur de SOISSONS, le Sire de VANDY. « Un homme diligent et vaillant « quoique goutteux » mais acerbe ennemi à l'église romaine et aux ecclésiastiques.

(1) Cité par Denis ROLLAND « Le château et les châtelains de VIC-SUR-AISNE »

SOISSONS fut mise à sac. Tout ce qui était statue avec peinture fut mis en pièces. Tout ce qui était métal fut enlevé.

Les Huguenots cherchèrent les cachettes avec la pioche et le marteau, fouillant les tombes et les caveaux, sondant les puits et les bassins, perçant les voûtes et les murs.

Ils exhortèrent les catholiques à abandonner l'idolâtrie, superstition, hypocrisie d'une Eglise masquée, paillarde et romaine.... pour embrasser Jésus Christ et la doctrine de l'Evangile, ils détestaient la messe, les images, parements, croix, cérémonies...

« Bientôt dans Soissons, il ne demeura quasi personne que les très pauvres avec les gens de guerre ».

Les Huguenots s'attaquèrent aux religieux.

« Les moines de VALSERY surpris sont, les uns assommés, les autres pendus la tête en bas, enfin d'autres, enfermés dans une chaumière y périrent dans les flammes (Carlier)».

Les reîtres soudards (1) en grand nombre faisant larcins et oppression par toute la vallée de SOISSONS prennent chevaux, bestialles à cornes, bestes blanches, or, argent, bledz, avoyne, vins et tout autres meubles et mestre le feu ».

En face, les troupes catholiques du Roi Charles IX tenaient COMPIEGNE et NOYON avec des postes avancés à ATTICHY et CARLEPONT.

En décembre de la même année, ATTICHY et VIC-SUR-AISNE, face à face, « en vinrent aux mains ».

Le Capitaine BOFFE que le Gouverneur de SOISSONS, de VANDY avait placé à VIC-SUR-AISNE commandait une compagnie de mercenaires « qui étaient grands pillards et cruels aux gens d'Eglise ».

A ATTICHY se trouvait une compagnie de Bretons et de Gascons bien « prêts à en découdre ».

BOFFE se rendit d'abord à SOISSONS afin d'obtenir des renforts « pour aller assaillir ceux de la garnison d'ATTICHY » et il les obtint.

Un jour de décembre, les mercenaires Vicois se dirigèrent vers ATTICHY.

Lorsqu'ils parvinrent près de la forteresse, il faisait si froid que l'eau des fossés qui entouraient le château était gelée.

(1) On appelait « soudard » un soldat mercenaire (Reître).

BOFFE tenta l'escalade des murailles mais ne put y parvenir, ses soldats étant précipités dans le vide par les défenseurs.

C'est qu'en haut, aux créneaux, il y avait « de bons et asseurez soudards qui le repoussèrent » (Journal de Dom Lepaulard Laon 1863).

Après cet échec, BOFFE se retourna contre le château de CARLEPONT dont cette fois, il parvint à s'emparer.

Puis les pillages et les exactions se multiplièrent.

Il fallait bien rémunérer les mercenaires qui avaient été engagés et pour se procurer les sommes nécessaires, les capitaines Huguenots pillaient les Eglises et les villages.

Enfin, **la paix de LONGJUMEAU** survint le 23 mars 1568. Elle était favorable aux Protestants et leur rendait la liberté du culte.

Ils devaient cependant remettre les places fortes qu'ils avaient investies sauf La Rochelle. **Le sire de VANDY rendit donc SOISSONS au Roi Charles IX.** La ville revenait donc au catholicisme.

Le 29 mars, le Lieutenant « La Chapelle des URSINS » prit possession de SOISSONS et de VANDY lui remis solennellement les clefs de la ville.

Il faut dire que, La Chapelle, à son tour, fit recherché « pour se l'attribuer », le cuivre, le plomb et tout ce qui restait dans les maisons et dépouilles des Eglises.

Bien entendu, cette paix fut de courte durée et porte le nom de « petite paix ».

La guerre reprit toujours entrecoupée « **d'armistices** » qui n'étaient jamais respectés et d'édits tantôt répressifs, tantôt libéraux, selon le sort des armes.

Le 24 août 1572, c'était le massacre de la « SAINT-BARTHELEMY », inspiré par Henri de GUISE « Le Balafre » et Catherine de MEDICIS.

Tout avait été parfaitement préparé. On avait réuni la milice et pris soin de fermer les portes de PARIS.

Avant l'aube, ce jour de la SAINT-BARTHELEMY, la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois donna le signal et la tuerie commença.

Henri de GUISE alla lui-même assister à l'exécution de l'Amiral Gaspard de COLIGNY.

La population déchaînée tua tous les suspects de protestantisme où assouvit des vengeances personnelles.

A Paris, les massacres, viols et pillages durèrent deux journées.

Celui qui échappa par miracle à la mort fut Henri de NAVARRE, de la lignée des BOURBON (le futur Henri IV) qui le 18 août, venait d'épouser la fille d'Henri II et de Catherine de MEDICIS, Marguerite de VALOIS que l'histoire a baptisé « LA REINE MARGOT ».

Cette reine à la vie sexuelle fort douteuse, pour ne pas dire incestueuse avec ses frères, défendit son époux et lui sauva la vie.

Ils furent surpris dans leur sommeil et Henri fut sommé de se convertir, ce qu'il fit sous la contrainte, tandis que les autres Seigneurs protestants venus avec lui étaient massacrés.

Le couple épargné s'enfuit et alla se réfugier à NERAC.

Le faible Roi Charles IX avait laissé faire. Il se serait même écrié « tuez les tous mais qu'il n'en reste pas un pour venir me le reprocher ».

Il mourut le 30 mai 1574 « terriblement changé moralement et physiquement ».

Il y eut peu d'échos sanguinaires de la SAINT-BARTHELEMY dans notre région. Seuls trois Huguenots furent exécutés à SOISSONS.

HENRI III (1574/1589)

L'avant dernier fils d'Henri II et de Catherine de MEDICIS succéda à son frère à l'âge de vingt-trois ans. Ce roi extravagant aimait les parfums, les toilettes mais aussi les « mignons ». Il montrait une dévotion excessive qui contrastait avec son goût exagéré des colliers, bagues et pendants d'oreilles.

Son dernier frère, François de VALOIS, Duc d'ALENÇON dit « Monsieur » puis « Duc d'Anjou » s'allia avec les Protestants. Le Roi ne put lutter sur deux fronts, à la fois contre son frère et contre les Protestants. Il accepta de signer une nouvelle paix le 7 mai 1576 qui reçut le nom de « paix de Monsieur » aux termes de laquelle **le Prince de CONDE, protestant, calviniste, recevait le Gouvernement de la Picardie.**

La réaction fut très vive et le Gouverneur de PERONNE (MONCHY-HUMIERES) refusa d'obéir à CONDE et créa la fameuse Ligue pour « empêcher et détourner les conspirations des hérétiques ».

Tandis que les combats continuaient, deux événements importants allaient modifier le cours des choses, plus particulièrement pour notre Région :

- ❖ **En 1584**, mourait le dernier fils d'Henri II et de Catherine de MEDICIS, le Duc d'ALENÇON dit « Monsieur » ou « Duc d'Anjou » et Henri III n'ayant pas d'enfant, la branche des VALOIS allait s'éteindre.

Par là même, en cas de décès d'Henri III, le Bourbon Henri de NAVARRE devenait l'héritier de la Couronne. Le Béarnais, toujours protestant, ne cessait d'augmenter sa pression et s'était emparé de CAHORS, dans le Lot en 1580.

- ❖ Devant le danger, Henri de GUISE « Le Balafre » relança en 1585 l'activité de la Ligue désormais appelée « Sainte Ligue perpétuelle offensive et défensive ». Elle publiait un manifeste le 30 mars à PERONNE et s'alliait à Philippe II d'ESPAGNE.

Au début d'avril 1585, la Ligue attaqua partout (TOUL, VERDUN, DIJON, CHALONS, etc.). Les catholiques l'emportèrent et le Roi dut signer le 7 juillet 1585, le traité de NEMOURS avec les GUISE. C'est par ce traité **qu'Henri de GUISE « Le Balafre » reçut la place de SOISSONS, qui désormais fut une « forteresse catholique ».**

Ceci est d'une particulière importance. La guerre allait s'intensifier entre COMPIEGNE et SOISSONS mais par le sort de ce traité, c'est désormais SOISSONS qui serait « ligueuse » et COMPIEGNE qui deviendrait « la protestante ».

La peur s'empara des populations et les processions se multiplièrent. Les gens se vêtaient de blanc, prenaient croix de bois et chandelles et se rendaient en pèlerinage dans les cathédrales. On les a appelées les « processions blanches » ou processions de « pénitents ». Ils défilaient la tête enfoncée dans un sac percé de deux trous pour les yeux et récitait parfois des « avé maria » sur un chapelet dont chaque grain représentait une petite tête de mort. Il y eut aussi les « pénitents bleus » et « pénitents noirs ». Henri III participa à ces processions.

Brusquement, un édit condamna le protestantisme et proclama la déchéance d'Henri de NAVARRE tandis que le Pape l'excommuniait.

Le Béarnais, héritier présomptif légitime, prépara alors la contre-attaque.

Dans le même temps, le Duc d'AUMAË occupait la Picardie avec bien entendu Henri de GUISE à SOISSONS.

La popularité de ce dernier ne cessait de croître. Le roi lui avait donné l'ordre de ne pas quitter SOISSONS. Passant outre, il rejoignit la capitale en mai 1588.

Henri III fut contraint de s'enfuir et désormais les GUISE et la Ligue tenaient PARIS.

Le Roi décida alors de convoquer les Etats Généraux à BLOIS fin 1588.

Le 23 décembre, il convia Henri de GUISE « Le Balafre » et son frère Louis de GUISE, Cardinal de LORRAINE, à une réunion du conseil. Les proches du Duc de GUISE lui déconseillèrent vivement de se rendre à cette invitation. Il répondit simplement : « il n'oserait » ! En fait, Henri III « osa » et dès son arrivée, il fit assassiner « Le Balafre » par huit des gens de sa garde personnelle qui le poignardèrent. Voyant son corps, Henri III s'écria « il paraît plus grand mort que vivant ».

Le lendemain, le Cardinal de LORRAINE, Louis de GUISE son frère, était également exécuté à coups de hallebardes. En apprenant l'assassinat, Catherine de MEDICIS dit à Henri III : « c'est bien taillé, mon fils, maintenant il faut coudre ».

Le Roi Henri III, le 24 décembre, écrivit à Charles d'HUMIERES, « Gouverneur de COMPIEGNE et de SAINT-QUENTIN ». Il lui exposait les motifs qui l'avaient conduits à « se défaire du Duc ».

« Ayant eu avis très certain qu'il était sur le point de faire éclore l'engeance de ses pernicieux et mauvais desseins avec résolution de se saisir de ma personne, j'ai pensé que je pourrais éviter un tel inconvénient qu'en faisant tourner la chance contre lui, le châtiât par la perte de la vie ».

Mais le Roi ajoutait qu'il avait aussi ferme résolution de faire la guerre aux hérétiques.

D'HUMIERES augmenta alors les fortifications de COMPIEGNE puis il poussa ses incursions jusqu'aux portes de BEAUVAIS, d'AMIENS, de PERONNE, de ROYE et même SENLIS.

Il était décidé à maintenir COMPIEGNE sous l'obéissance du Roi, contre les ligueurs qui le traitaient « d'hérétique et de politique ».

Voici que sur les trois GUISE, il ne restait que CHARLES, Duc de MAYENNE qui retourna à SOISSONS.

Ce meurtre plongea les catholiques ligueurs dans la fureur et des torrents de malédictions furent déversés sur le Roi.

Tandis que la violence montait comme une flamme, Catherine de MEDICIS décédait quelques jours après. Le Royaume se désagrégeait et tous se préparaient au combat fatal.

Henri III, devant cette situation, n'hésita pas à s'allier à Henri de NAVARRE. Le 3 mai 1589, il le reconnut comme son héritier légitime.

Tous deux, avec leurs armées, remontèrent vers PARIS et commencèrent le siège dans les Faubourgs, tandis que les Parisiens connaissaient une véritable famine.

Henri de NAVARRE logeait à MEUDON et le Roi à SAINT-CLOUD.

Le 1^{er} août 1589, un moine fanatique, Jacques CLEMENT ayant demandé audience à Henri III, lui enfonça un couteau dans le ventre. Le Roi mourut deux jours après.

A PARIS, des processions « ligueuses » eurent lieu à la gloire de Jacques CLEMENT et le buste du « tyrannicide » fut porté en triomphe.

Désormais, la couronne revenait au Béarnais Henri de NAVARRE (Henri IV), ce Prince protestant que la grande majorité des Français refusaient de reconnaître comme Roi.

Mais pourquoi, en était-il ainsi ?

Parce que durant toute la période de la royauté, il existait ce que les juristes appellent les « lois fondamentales du royaume », c'est-à-dire des règles coutumières, des principes qui s'imposaient tant au Roi qu'à ses sujets et constituaient en quelque sorte une « constitution » non écrite.

Certaines des huit règles en vigueur ne concernent pas directement la situation dans laquelle se trouvait Henri de NAVARRE. Ainsi en est-il de l'inaliénabilité du domaine de la couronne à l'intérieur et à l'extérieur, de l'indépendance de la couronne en face de l'Empereur et du Pape, etc.

Par contre, deux des « lois fondamentales » précisent sa position :

- L'hérédité de la couronne de mâle en mâle par ordre de primogéniture à l'intérieur de la Maison Capétienne.

Lorsqu'une lignée s'éteignait, on remontait jusqu'à un ancêtre commun pour redescendre la branche latérale.

Or, Henri IV était descendant de Saint Louis par le sixième fils de celui-ci, le Comte Robert de CLERMONT, frère de Philippe III le Hardi.

- La deuxième loi fondamentale était celle de la « catholicité » du Roi qui résultait du sacre.

Le Roi était « oint » de l'huile de la sainte ampoule qu'on disait miraculeusement descendue du ciel au moment du baptême de Clovis. Cette règle interdisait donc à un « hérétique » de régner sur la France.

LA DEVOLUTION DE LA COURONNE LES CAPETIENS

I-CAPETIENS DIRECTS

Louis IX (Saint-Louis)
1214-1270

Philippe III (le hardi)
1245-1285

Philippe IV (le bel)
1268-1314

Louis X (le hutin)
1289-1316

Philippe V (le long)
1293-1322

Charles IV (le bel)
1295-1328

II-VALOIS

Robert(Comte de CLERMONT)

Charles de VALOIS

*3 frères rois – les rois maudits
(Sans descendance)*

Philippe VI de VALOIS
1293-1350

Jean II (le bon)
1319-1364

Charles V (le sage)
1336-1380

Charles VI (le bien aimé)
1368-1422

Charles VII (le roi de bourges)
1403-1461

Louis XI (le prudent)
1423-1483

Charles VIII
1470-1498

Louis XII (le père du peuple)
1462-1515

François I (au grand nez)
1494-1547

Henri II Orléans
1519-1559

François II-Charles IX-Henri III
(3 frères rois)
(Sans descendance)

III BOURBONS

Henri IV
1553-1610

2^{ème} PARTIE

LE CONFLIT ENTRE COMPIEGNE ET SOISSONS

Henri de NAVARRE était bien résolu à conquérir son royaume de France par la voie des armes, mais refusait toujours de se convertir au catholicisme.

Il savait aussi que certains catholiques modérés dits « politiques », respectueux des règles de dévolution de la couronne lui apporteraient leur soutien tel Charles d'HUMIERES à COMPIEGNE.

En ce début d'août 1589, le nouveau Roi ne put inhumer la dépouille mortelle d'Henri III dans les sépultures royales de la basilique de SAINT-DENIS occupée par la Ligue (catholique intégriste).

Son corps fut embaumé et mis en un cercueil de plomb, tandis que ses intestins étaient déposés à côté du grand autel de l'Eglise de SAINT-CLOUD.

Henri IV décida donc de transporter le corps en « la fidèle ville de COMPIEGNE ». Des gravures de l'époque nous montrent le convoi funèbre du « corps de Henri de VALOIS » se dirigeant vers COMPIEGNE avec le « Roi de NAVARRE ».

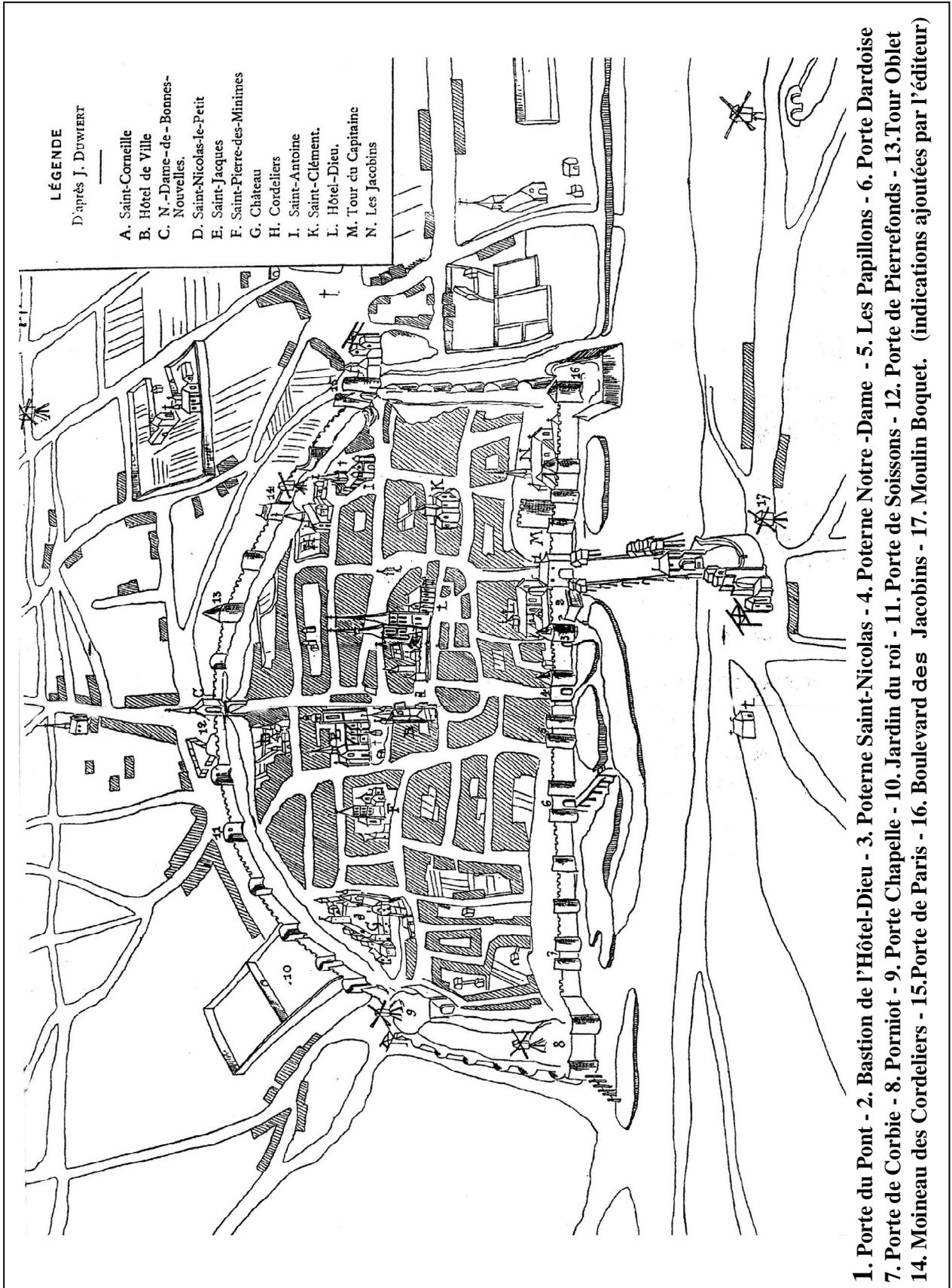
Certaines villes comme SENLIS, accueillirent favorablement le nouveau souverain, mais d'autres lui refusèrent le passage. Ce fut le cas de CLERMONT et les troupes royales, irritées de cette attitude, ravagèrent les environs et pénétrèrent dans le château...

Le corps d'Henri III fut déposé à COMPIEGNE dans le couvent de SAINT-CORNEILLE. Il devait y rester vingt et un ans. (En 1610, son corps fut ramené en la basilique de SAINT-DENIS parmi les tombeaux des Rois).

Cette décision du nouveau souverain put alors être considérée par SOISSONS et le dernier des GUISE, Charles, Duc DE MAYENNE qui y avait établi son siège, comme une véritable provocation.

Sans tarder, le Cardinal de BOURBON était proclamé Roi à SOISSONS par la Ligue sous le nom de Charles X et MAYENNE devenait Lieutenant général du royaume.

COMPIEGNE EN 1611



LÉGENDE

D'après J. DUWIER

- A. Saint-Cornelle
- B. Hôtel de Ville
- C. N.-Dame-de-Bonnes-Nouvelles.
- D. Saint-Nicolas-le-Petit
- E. Saint-Jacques
- F. Saint-Pierre-des-Minimes
- G. Château
- H. Cordeliers
- I. Saint-Antoine
- K. Saint-Clément.
- L. Hôtel-Dieu.
- M. Tour du Capitaine
- N. Les Jacobins

1. Porte du Pont - 2. Bastion de l'Hôtel-Dieu - 3. Poterne Saint-Nicolas - 4. Poterne Notre-Dame - 5. Les Papillons - 6. Porte Dardoise
7. Porte de Corbie - 8. Porniot - 9. Porte Chapelle - 10. Jardin du roi - 11. Porte de Soissons - 12. Porte de Pierrefonds - 13. Tour Oblet
14. Moineau des Cordeliers - 15. Porte de Paris - 16. Boulevard des Jacobins - 17. Moulin Boquet. (indications ajoutées par l'éditeur)

La guerre avait déjà éclaté entre les deux villes dès qu'avait été connue la nouvelle de l'assassinat des GUISE par Henri III.

Tandis que le béarnais, après y avoir déposé le corps de son prédécesseur quittait sa loyale ville de COMPIEGNE pour aller guerroyer (batailles d'ARQUES, d'IVRY) et commencer les sièges de PARIS, la guerre civile allait dévaster notre terroir.

« SOISSONS était aussi ardemment ligueuse (catholique) que COMPIEGNE se trouvait être royaliste (protestante). Entre les deux garnisons, le château de VIC-SUR-AISNE était le poste avancé, toujours disputé, qui passait de mains en mains. Et comme la maison forte de RETHONDES qui appartenait au ligueur Antoine RIEUX rendait impossible le passage par la rive droite de l'Aisne, les gens de COMPIEGNE empruntaient la rive gauche pour s'y rendre » (Louis le FLOCH- Histoire de CUISE LA MOTTE).

C'est dire combien était précaire et critique la position des villages qui se trouvaient dans la vallée de l'Aisne entre les deux villes rivales et particulièrement sur la ligne de partage située entre VIC-SUR-AISNE et ATTICHY.

Cette guerre n'était pas faite de batailles rangées mais exécutée par des bandes de mercenaires.

Elle se caractérisait par sa mobilité faite de coups de mains, d'attaques surprises, de guets-apens. Il s'agissait de s'emparer d'une place souvent reprise par l'adversaire. Mais le passage des troupes qui s'effectuait souvent nuitamment, était accompagné de pillages. Le butin servait à financer la guerre et à entretenir les mercenaires dits aussi « Reitres et Lansquenets ».

Les prises d'otages étaient particulièrement fréquentes. Les rançons étaient même demandées aux villages. Les habitants décidaient alors la vente de biens communaux afin de faire libérer les notables prisonniers.

Des personnages importants furent parfois appréhendés de la sorte. Il en fut ainsi du père de Gabrielle d'ESTREES à COEUVRES saisi par les ligueurs catholiques et qui ne fut libéré que contre remise d'une rançon de 3.000 écus sol.

« Misère du temps de la Ligue » disent les historiens.

Bernard ANCIEN (Misères du Temps de la Ligue – les forts de BUCY-LE-LONG) cite ce témoignage : un habitant de COEUVRES nommé VILLAIN rénovait récemment une ancienne maison au centre du village.

Après avoir enlevé les couches successives de papiers peints, il découvrit au-dessus du linteau d'une porte, l'inscription gravée suivante :

*JAY ETE FAITE EN HORRIBLE SAISON
EN GUERRE APROUE ET CIVILE ET MORTELLE
PAR LEMAIRIE PENIBLE MACON
IL AVAIT SOUVENT L'ESPE ET LA TRUELLE
1593*

Les habitants se réfugiaient la nuit dans les églises qui, entre COMPIEGNE et SOISSONS, furent presque toutes fortifiées.

Ce fut le cas des églises de BITRY, CROUTOY, CUISE LA MOTTE, HAUTEFONTAINE, MOULIN SOUS TOUVENT, FONTENOY, etc.

L'Eglise de JAULZY était dotée d'un double enclos fortifié. L'enclos du bas servait à parquer les bestiaux durant la nuit et les habitants se réfugiaient dans l'enclos du haut et dans l'Eglise qui possédait un système défensif (mâchicoulis au-dessus du portail d'entrée – meurtrières).

Plus tard, des restes de feux de cheminées furent découverts dans les clochers ou à l'intérieur des enclos d'Eglise, là où les habitants, regroupés avec leurs bestiaux se protégeaient donc des maraudeurs.

Antoine de RIEUX

Les hostilités débutèrent par un audacieux « coup de main ».

Il y avait alors un nommé Antoine RIEUX, fils d'un paysan de RETHONDES, « aventurier unissant le courage du soldat, l'habileté d'un capitaine, la forfanterie du gascon, l'insolence et la cruauté du chef de bandits » (DANGU-Etudes sur PIERREFONDS).

Il prit le parti de la Ligue catholique et en février 1589, deux mois après l'assassinat du Duc de GUISE, s'empara par surprise de la forteresse de PIERREFONDS d'où son surnom « RIEUX de PIERREFONDS ».

Selon Louis GRAVES (récits sur le canton d'ATTICHY) :

« Il ne demanda ni argent, ni soldat mais seulement la permission de vivre aux dépens des royalistes et de recruter sa troupe ainsi qu'il entendrait. Il se forma donc une armée composée d'hommes capables de tous les crimes par l'espérance du butin et l'impunité ».

Ainsi organisé, Antoine RIEUX exerça ses rapines à cinq lieux à la ronde, détroussant les paysans, les convois, coupant les communications, couvrant le pays de brigandages et d'assassinats ».

Tenant fermement le château de PIERREFONDS et la maison forte de RETHONDES, son village natal, il pouvait terroriser la région.

Il se heurta parfois à de terribles résistances, comme celle de CROUTOY. COET raconte ainsi le siège de l'église de ce village par les bandes de RIEUX :

« Le fameux RIEUX de PIERREFONDS, à l'époque de la Ligue, après s'être emparé de MARTIMONT et l'avoir détruit, vint camper sous les murs de la forteresse de CROUTOY. L'attaque fut terrible et la défense héroïque : mais enfin, les habitants retranchés derrière leurs murailles crénelées furent obligés de céder au nombre de leurs ennemis. Le château fut rasé, l'église ruinée et la plupart des habitations incendiées. Les fortifications du cimetière restent seules debout comme témoin de ces luttes sanglantes.

On prétend que la hallebarde du Suisse de l'église de CROUTOY aurait servi à repousser les attaques de RIEUX : d'autres armes de cette époque furent conservées longtemps dans la commune ».

Charles d'HUMIERES

Au moment où le terrible RIEUX s'assurait de PIERREFONDS, se trouvait à COMPIEGNE un jeune et redoutable gouverneur, Charles d'HUMIERES (qui n'était autre que le cousin de Charlotte d'HUMIERES, l'épouse de François de MONTMORENCY... les grands Seigneurs d'OFFEMONT).

Quoique catholique, mais par respect des règles de dévolution de la couronne, il devint un soutien inconditionnel d'Henri IV et gardien de la dépouille mortelle d'Henri III. Cet homme inspirait une grande crainte chez les ligueurs Soissonais qui l'avaient surnommé « le boucher de PICARDIE ». (1)

Agé de vingt ans, il fut en 1587 nommé « Capitaine gouverneur » de la ville de COMPIEGNE « qui était à deux lieux de sa maison » à MONCHY.

Selon un manuscrit anonyme de l'époque :

« La réputation dudit sieur d'HUMIERES, sa créance et l'assurance qu'on avait en lui faisaient que tous les serviteurs du Roi venaient à refuge à COMPIEGNE avec leurs femmes, familles et biens ».

(1) Il était né le 10 mai 1567

Sa vie ne fut qu'un long combat pour la conquête de son royaume par Henry IV (de NAVARRE). Il se trouva accourant dans un important nombre de villes en Picardie, Normandie, etc. pour assister son Roi.

Voici l'éloge de l'auteur anonyme mais assurément Compiégnois (?) :

« témoins les guerres anglaises sous Charles VII où en l'histoire de ce temps se voient tant de beaux héros qui ont combattu pour la pucelle, des cendres desquels en ces dernières guerres civiles, le même Dieu nous a fait renaître un sieur de HUMIERES à la mémoire duquel toute la France est et sera obligée ».

Avant son dernier combat, il fut blessé à deux reprises, la première fois d'un « coup d'arquebuse » à l'épaule droite et la deuxième fois d'un coup de pistolet au bras.

En ce temps là, COMPIEGNE était enfermé dans une grande muraille « flanquée de 40 tours de défense » (voir plan de 1611).

Année 1589

Ayant formé un régiment et mis garnison à OFFEMONT, d'HUMIERES donna l'ordre dès le mois de février 1589 et après que RIEUX se fut emparé de la forteresse de PIERREFONDS, « de battre la campagne » vers l'Est en direction de SOISSONS.

En fait, les « sorties » souvent nocturnes permettaient aussi de rançonner et recueillir le butin nécessaire « afin de trouver moyen d'entretenir les mercenaires ».

L'un de ses lieutenants, DE BILLY, était venu prendre possession du fort de CUISE LA MOTTE.

A peine installé, il se trouva assiégé par environ 1.000 à 1.200 hommes à pied et à cheval envoyés par le gouverneur de SOISSONS, le Sire de MAINNEVILLE.

Dès qu'un messenger eut apporté cette nouvelle à COMPIEGNE, d'HUMIERES voulu prendre le commandement d'un détachement. Les Compiégnois s'y opposèrent ne souhaitant pas le voir courir à sa perte. Après bien des palabres inutiles, on désigna enfin le Sieur d'ESPIE qui partit avec 3 à 400 chevaux et 5 à 600 arquebusiers.

DE BILLY était à CUISE LA MOTTE en situation difficile car le fort de ce village était dans un triste état.

Il avait déjà engagé la négociation avec les assaillants ; il fut convenu que DE BILLY quitterait la place et que les ligueurs, estimant ne pas devoir s'y maintenir, repartiraient pour SOISSONS.

Au moment où les troupes de secours, dirigées par d'ESPIE arrivèrent, les ligueurs s'étaient déjà retirés...

Ainsi, pour une fois, le combat fut évité.

Mais d'HUMIERES était décidé à poursuivre la guerre.

Le mois suivant, le 24 mars (1589), il envoya vers SOISSONS un corps de cavalerie sous la direction d'ARMENTIERES.

Les cavaliers tentèrent de surprendre les Ligueurs à VIC-SUR-AISNE car ceux-ci tenaient toujours le château.

N'ayant point réussi, ils poussèrent jusqu'à SOISSONS sans bien sûr, pouvoir y pénétrer tant la défense était puissante.

En outre, les portes de la ville étaient fermées de huit heures du soir à neuf heures du matin afin « que nul n'y entre ni en puisse sortir ».

Mais voici qu'au retour, ils aperçurent des compagnies de Ligueurs traversant la rivière. Ils les poussèrent jusqu'à PONTARCHER où ceux-ci tentèrent de se réfugier dans une maladrerie.

Ils les écrasèrent sans pitié.

En fait, ces combats n'apportaient toujours pas de nouvelle conquête à COMPIEGNE.

C'est pour cela que d'HUMIERES prépara sans tarder une nouvelle expédition.

Le 14 juin 1589, il prit avec de LONGUEVILLE, la direction d'une centaine de cavaliers et remonta l'AISNE accompagné cette fois de deux bateaux chargés de deux canons.

Après l'avoir bombardé, il s'empara enfin du fort de VIC-SUR-AISNE.

« Il la fit battre de 118 coups de canons, l'emporta et la livra au pillage ».

Il y laissa le capitaine CHEFDEVILLE et une forte garnison avec pour mission, d'arrêter toute entreprise guerrière de la garnison de SOISSONS contre COMPIEGNE et selon le chroniqueur du temps :

« *Tenir en cervelle ceux de SOISSONS* ».

A partir de cette victoire, la situation de COMPIEGNE apparut nettement consolidée et sa position dans la vallée de l' AISNE garantie par le poste avancé de VIC.

Restait bien sûr, PIERREFONDS où sévissaient toujours les bandes de RIEUX. Mais d' HUMIERES n' avait pas les moyens suffisants pour envisager une attaque de la forteresse.

Quant à OFFEMONT, le fort était toujours occupé par une garnison compiégnaise.

Seule la maison forte de RETHONDES posait à cet endroit un problème en raison de la présence des hommes de RIEUX.

Mais voici que dès l' automne (1589) SOISSONS se décida à la contre-attaque.

Les préparatifs eurent lieu sous la direction de CHOCU, Sieur de ROCHEMONT, Ligueur dépensant beaucoup d' argent pour le Duc de MAYENNE, le dernier des GUISE, installé à SOISSONS.

En octobre « *ceux de SOISSONS* » assiégèrent le château de VIC-SUR-AISNE et donnèrent l' assaut. Le 25 à midi, CHEFDEVILLE capitula... moyennant rançon de 200 écus et la vie sauve.

C' est à ce moment que se produisit un événement qui devait remplir de fureur « *ceux de COMPIEGNE* ».

Il y avait parmi les assaillants, deux frères QUIERET, Claude et Georges, qui étaient les fils du Seigneur de SAINT-PIERRE-LES BITRY.

Dédaignant les conditions de la reddition et contre tous les usages de guerre, l' un des frères fit pendre CHEFDEVILLE et quatre soldats...

« *Il fut pendu avec quatre des siens et leurs cadavres percés de balles d' arquebuse et de coups de coutelas* ».

Enhardis par le succès, les Ligueurs préparèrent un plan pour assaillir COMPIEGNE.

C' est le Seigneur de SAINTINES, le Sire VIEUXPONT (ou VIELPONT) qui prit l' initiative.

Croyant sottement COMPIEGNE sans défense, il y pénétra avec des troupes entrant dans les faubourgs de la ville, le 7 décembre 1589 à 6 heures du matin.

L'alerte fut immédiatement donnée par une femme, la meunière de PORNIOT (voir plan de la ville-8).

D'ARMENTIERES, le second de d'HUMIERES, de la BOISSIERE et les défenseurs sautèrent en selle.

L'ardeur guerrière des Compiégnois fut telle que les attaquants s'enfuirent à cheval dans la forêt de CUISE (de COMPIEGNE).

Après deux heures de « poursuite », les gens de d'HUMIERES les rejoignirent dans la forêt près de TROSLY et sans aucun quartier, se souvenant de la pendaison de CHEFDEVILLE, les anéantirent dans un impitoyable combat.

Mais « Le Sieur VIELPONT s'était sauvé seul d'un côté, RIEUX son lieutenant de l'autre, et la plupart à pied à travers les bois ».

Puis avant de regagner COMPIEGNE, ils donnèrent l'ordre aux habitants de TROSLY d'ensevelir les morts sous peine de 100 écus d'amende.

Année 1590

L'année 1589, malgré ces combats, se terminait mal pour COMPIEGNE.

VIC-SUR-AISNE avait été repris par la Ligue et le fort pouvait désormais servir de point de départ pour une sérieuse attaque vers l'Ouest.

Charles d'HUMIERES décida donc de porter « un grand coup ».

Il rassembla tous ses gens « de pied et de cheval », emporta canons et couleuvrines et se dirigea vers VIC accompagné par Louis de MAILLY, Seigneur de RUMESNIL qui s'était rallié à lui.

Au passage, il s'arrêta à ATTICHY et commença la canonnade.

Immédiatement, la capitulation fut signée sans conditions et ce bourg rentrait facilement dans le camp Compiégnois, ses vellétés de rester neutre étant anéanties.

Le 10 février, le village de VIC était investi et 318 boulets furent envoyés sur le château... Une brèche était ouverte dans le rempart... Les défenseurs mercenaires ne se découvrirent que peu d'ardeur de sorte que l'assaut ne coûta aux assaillants que cinq tués.

Les vainqueurs restaient décidés à venger le meurtre de CHEFDEVILLE.

Ils commencèrent par prendre deux canonniers et ayant pu rapidement mettre la main sur les deux frères QUIERET, auteurs du massacre de l'année précédente, ils s'apprêtèrent à leur faire subir le même sort.

Mais Louis de MAILLY, le Seigneur de RUMESNIL, qui s'était rallié à d'HUMIERES, s'interposa et refusa cet acte.

Il finit par obtenir que les frères fussent emmenés prisonniers à COMPIEGNE.

Bien entendu, durant ce siège, le pillage du bourg et du prieuré de VIC fut total.

Une autre conséquence importante de cette attaque fut les dégâts causés par le bombardement et rendirent le château difficilement défendable.

C'est pourquoi, encore une fois, dès le retour de d'HUMIERES à COMPIEGNE, c'est à dire fin février, la garnison de SOISSONS reprenait le château et faisait prisonnier le Capitaine LA FORTUNE que d'HUMIERES avait laissé là.

Puis les soldats incendièrent planchers et charpentes, de sorte que la forteresse devint inutilisable.

Le 14 mars 1590, MAYENNE perdait la bataille « d'IVRY » à laquelle avait assisté d'HUMIERES.

C'est lors de cette célèbre bataille, qu'avant d'engager le combat, Henri IV s'adressa à ses troupes en ces termes :

« Mes compagnons, Dieu est pour nous, voici ses ennemis et les nôtres : voici votre Roi ! « A eux » ; si vos cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez au chemin de la victoire et de l'honneur » (on appelait alors « cornettes », les étendards de cavalerie).

Puis MAYENNE dit aux Ligueurs de Paris « qu'il allait reformer son armée à SOISSONS et attendre les secours de l'Espagne ».

Durant le mois de mars, la peste se déclara à COMPIEGNE. Il y eut 760 morts. Le 6 juin, le Roi arrivait à COMPIEGNE. On lui offrit des présents. Il répondit « je reçois volontiers vos présents mais j'aime mieux vos cœurs ».

En ce milieu de l'année 1590, la Ligue décida de tenter un nouvel assaut sur COMPIEGNE.

RIEUX résolut d'y participer.

Les troupes, cavaleries et infanteries, après la destruction de VIC, furent concentrées à PIERREFONDS, CHELLES, CUISE, TROSLY, etc....

Tout était prêt même les échelles d'attaque pour escalader les murailles.

Mais le projet devait rester secret en raison de la grande frayeur qu'inspirait aux Soissonais le fameux Charles d'HUMIERES qui avait alors vingt-trois ans.

Le 2 juillet 1590, on apprit que l'affaire était éventée et que d'HUMIERES en avait été avisé. Les Ligueurs décidèrent alors de se retirer et de reporter l'assaut.

Ainsi se déroulait cette guerre civile...

Elle devait continuer, entretenue par les bandes de RIEUX et celles des deux partis : les Ligueurs et les Huguenots.

Le martyre des petits villages et bourgs allait se poursuivre tant que le problème royal ne serait pas résolu et que subsisteraient les forteresses imprenables de SOISSONS, COMPIEGNE et surtout PIERREFONDS.

MAIS QUE FAISAIT DONC LE ROI HENRI IV ?

Il ne pouvait se désintéresser de ses fidèles de PICARDIE et de COMPIEGNE mais restait bloqué devant PARIS dont il avait entrepris plusieurs sièges.

Après le premier siège du 29 octobre au 3 novembre 1589, le Roi avait entrepris de mai à septembre 1590 le blocus de la ville en arrêtant les convois d'approvisionnements. Une famine affreuse décima la population. Les « processions » de la Ligue qui tenait PARIS, aidèrent le peuple à supporter l'épreuve.

Mais MAYENNE et le Gouverneur des Pays-Bas Espagnols, Alexandre FARNESE, intervinrent avec une armée de 23.000 hommes. Henri IV leva le siège.

Le 10 novembre 1590, le Roi arriva à COEUVRES. Venait-il pour attaquer SOISSONS ? Non. Lui que l'histoire a appelé le « vert galant », se rendait auprès de Gabrielle d'ESTREES pour presser la belle de lui céder... mais elle refusa.

Elle était née en 1573 au château de COEUVRES et demeurait là, chez son père.

Henri IV devait épouser Marie de MEDICIS en 1600 mais présentement, il n'avait d'yeux que pour Gabrielle d'ESTREES, à qui il adressait d'ardents billets.

N'ayant pu réussir à la convaincre, le Roi revint à ATTICHY où il demeura du 18 au 20 novembre.

Avant de partir poursuivre ses combats, Henri IV fit deux promesses : la première était de reprendre NOYON pour en confier le gouvernement au père de Gabrielle, Antoine d'ESTREES (déjà les faveurs !!) ; la deuxième était d'éliminer Antoine RIEUX à PIERREFONDS.

L'année suivante en août 1591, il arriva devant NOYON et campa au MONT RENAUD.

RIEUX accouru de PIERREFONDS pour défendre la ville. Le Roi, rapide comme l'éclair y pénétra, s'en empara et exigea une contribution de 30.000 écus d'or.

« Le samedi 17^{ème} jour d'août 1591, le Sieur de VILLAS, Commandant à NOYON a promis tant pour lui que pour les gentilshommes, gens de guerre et habitants de ladite ville, de remettre la ville de NOYON entre les mains du Roi dans le lundi suivant, heure de midi, avec l'artillerie, munitions de guerre et de vivres qui sont en ville, si dans le jour de dimanche 18, le Duc de MAYENNE ne donne bataille à sa Majesté et lui fait lever le siège ou s'il ne jette pas pour le moins 1.000 hommes de guerre en ladite ville ».

RIEUX rentra à PIERREFONDS et Antoine d'ESTREES devint Gouverneur de NOYON.

Hélas, les choses allèrent différemment pour PIERREFONDS.

Dès mars 1591, Henri IV avait envoyé le Duc d'EPERNON à l'effet d'attaquer la forteresse.

Celui-ci dirigea mal ses batteries et les canons de RIEUX firent promptement taire les siens. Une blessure l'obligea à lever le siège.

En mai 1591, RIEUX fut fait prisonnier mais libéré sous rançon !!

Après ce premier succès, RIEUX, au comble de l'audace, n'hésita pas, comme nous venons de le rappeler, à se porter avec 1.000 hommes au secours de NOYON.

Le Roi ordonna un deuxième siège de PIERREFONDS. Il était dirigé par le Maréchal de BIRON et Henri IV y vint en personne.

L'attaque dura quinze jours avec des pièces de grosse artillerie. On rapporte que sur 800 coups de canons de l'armée royale, 5 seulement touchèrent les tours. RIEUX avec une incroyable agilité, démontait les batteries après leurs premiers feux.

Le Maréchal de BIRON subi de lourdes pertes et décida de partir en septembre « après qu'il eut appris que MAYENNE qui se trouvait à BRAINE à sept lieux de PIERREFONDS avec 1.000 chevaux et autant d'arquebusiers s'apprêtait à venir au secours de la place ».

Le Maréchal de BIRON écrivit au Roi :

« Sire, je supplie très humblement le créateur vous donner en santé très heureuse et longue vie. Du camp, devant PIERREFONDS ce 11 septembre 1591 »
Et aussi « la muraille est de si bonne étoffe et si épaisse que tout ce qui y fut hier tiré ne fit pas beaucoup d'effet ».

Les conseillers du Roi insistèrent alors pour que le Roi quittât la Picardie afin d'accomplir sa mission de reprendre PARIS. Avec regret, le Roi partit de NOYON où son amour pour Gabrielle l'avait trop détourné de son action.

Les années 1592 et 1593

Les mercenaires sans solde continuèrent à ravager le territoire. Dès qu'on cessait de les payer, ils entraient en brigandage, torturant, rançonnant ou tuant.

Le Roi poursuivit les combats. Le 24 mai, c'était la prise de CRAON et le 9 août, celle d'EPERNAY.

Pour la Ligue, le problème le plus difficile à résoudre était de désigner un autre Roi.

En février 1593, un Ambassadeur Espagnol, le Duc de FERIA, devant se rendre aux Etats Généraux à PARIS, avait reçu l'ordre de s'entendre préalablement avec MAYENNE. Il fut reçu à SOISSONS avec magnificence mais le projet de proposer le mariage de « l'infante d'Espagne » avec le jeune Duc de GUISE entraîna la colère de MAYENNE avec propos assez « piquants de part et d'autre ».

Les Ligueurs modérés avaient convoqué à PARIS les Etats Généraux. 124 députés arrivèrent fin décembre 1592 (au lieu de 505).

Quelle ne fut donc pas leur surprise de constater que le Roi Philippe II d'Espagne (qui avait secouru deux fois les Ligueurs) proposait comme Reine sa fille Isabelle (petite fille d'Henri II)... les députés protestèrent.

Après le siège de PIERREFONDS par BIRON, RIEUX alla prêter son aide au gouverneur de LAON, le sieur Gouy d'ARCY.

Son audace plut tellement aux Ligueurs de cette ville qu'ils supplièrent le Duc de MAYENNE de le leur donner comme Gouverneur.

« Le 26 octobre, le Maréchal de ROSNE arriva en cette ville de LAON pour installer le sieur de RIEUX pour gouverneur » aussi le peuple lui prêta serment d'obéissance ».

RIEUX continua autour de LAON ses exploits de « partisan habile et féroce ». (A ROBERT, le Château de PIERREFONDS).

Henry IV revint à COMPIEGNE, début 1593 et RIEUX conçut le projet de l'enlever.

L'exécution, déjà commencé, n'échoua que par un incident imprévu.

RIEUX avait fait embusquer sur la route à la sortie de COMPIEGNE, 500 chevaux aux ordres du Duc d'AUMAËLE pour tomber sur l'escorte du Roi. Mais un paysan traversant la forêt aperçut le détachement et donna l'alarme à la ville. Le Roi ne croyant pas pouvoir tenir le siège se rendit de nuit à SENLIS avant que le Duc d'AUMAËLE fût averti de son départ.

Le dernier frère des GUISE, Charles de MAYENNE reprit NOYON à Antoine d'ESTREES tandis que RIEUX devenait gouverneur de LAON.

Ainsi LAON, NOYON, SOISSONS, PIERREFONDS restaient ou revenaient dans la Ligue.

Précisément, rappelons que cette même année, eurent donc lieu à PARIS, les « Etats Généraux de la Ligue » du 26 janvier au 8 août 1593. Antoine RIEUX y fut accueilli comme un grand chef mais une satire de l'époque lui prête un discours qui est celui d'un brigand sans foi ni loi : « vive la guerre, pourvu que j'y gagne... ».

La « satire Menippée » Œuvre du parti des politiques (1) publiée en 1594, caricature les Etats Généraux de 1593. Ce pamphlet collectif et anonyme accablait les Ligueurs et donnait un compte rendu burlesque des Etats Généraux de 1593.

« On y rencontre deux charlatans ; un cardinal espagnol et un cardinal lorrain » (qui n'était autre que MAYENNE). (Voir en annexe la « harangue de RIEUX » écrite par la « satire Menippée »).

Enfin, l'acte tant attendu survint le 25 juillet 1593. Henri IV abjura ce jour là, la religion protestante en la basilique de SAINT-DENIS, où étaient inhumés les Rois de France.

(1) *Les politiques sont les catholiques fidèles à Henri IV.*

Dès lors, les évènements se précipitèrent. Il fut sacré Roi à CHARTRES et le 22 mars 1594 faisait enfin son entrée dans PARIS, avec Charles d'HUMIERES et ses 1.500 hommes « armés de toutes pièces et portant l'écharpe blanche ».

Année 1594

En ce début de 1594, la Ligue paraissait vaincue. Cependant, dès le 6 mars 1594, Charles de MAYENNE s'était enfuit afin d'organiser la résistance encore dans la région de SOISSONS. Restait au Roi à revenir ici pour soumettre les irréductibles.

Il commença par la ville de LAON où s'était réfugié MAYENNE avec des contingents espagnols.

Le siège débuta le 15 mai tandis qu'il avait installé la belle Gabrielle d'ESTREES à COUCY, où elle mit au monde le 7 juin, un fils que l'on prénomma CESAR.

La joie exubérante du Roi ne put laisser aucun doute sur la paternité de l'enfant.

Au demeurant, Henri IV avait pris soin de marier Gabrielle au Seigneur de LIANCOURT dont chacun savait qu'il était impuissant.

Au même moment, survint la mort de RIEUX. Bien des légendes plus ou moins exactes ont couru sur la fin de cet aventurier.

« Tandis qu'à côté de COMPIEGNE, il voulut aller à pied voir une « sienne maison sise au village de RETHONDES », il traversait l'Oise en bateau avec quelques uns de ses hommes avec lesquels, assurément, il préparait quelques mauvais coups, il fut aperçu par des arquebusiers de COMPIEGNE. Ceux-ci n'hésitèrent pas et lui firent une salve d'arquebuse avec « cry au batelier de continuer son chemin à eulx ». Fait « prisonnier criminel et non de guerre », il fut condamné « à estre pendu et estranglé à la potence mise en place publique de COMPIEGNE ». La sentence fut exécutée après que RIEUX eut fait amende honorable devant l'Eglise SAINT CORNEILLE. Sa tête resta longtemps fichée sur une potence à la porte Chapelle (voir plan).

Tandis que RIEUX, ce 11 mars 1594 était exécuté à COMPIEGNE, les Ligueurs de LAON organisaient de grandes cérémonies religieuses à sa mémoire.

L'oraison funèbre disait « qu'il avait imité en douleur et clémence son patron SAINT NICOLAS, qu'il avait en ses armoiries, un agneau qui signifiait cette douleur et trois étoiles pour montrer qu'il aspirait plus au ciel qu'aux choses terrestres et qu'il avait été crucifié à COMPIEGNE recevant en ce lieu, la couronne du martyr et « comme champion de l'Eglise avait acquis place au royaume des cieux où il était à présent joint avec les bienheureux » (SIC).

Début 1594 « Sieur d'HUMIERES avec ses troupes de cavalerie et d'infanterie passe la rivière d'ENNE (1) à « JAUZY » et par une grande traite aurait tenté la surprise de la ville de SOISSONS par la découverte (surprise). Mais la retraite fut beaucoup plus difficile que l'exécution de la même entreprise y ayant alors en la garnison de SOISSONS, 4 à 500 chevaux et plus de 1.500 hommes de pied ».

« La plupart des Soissonais étaient déjà sortis (aux champs) pour charger le dit sieur d'HUMIERES qui, sans perte d'un seul homme, à la vue des ennemis, se mit fort heureusement en sécurité à COMPIEGNE ».

Bien des évènements importants s'étaient succédés. Le 25 juillet 1593, le Roi avait abjuré la religion protestante à SAINT-DENIS. Il était sacré Roi à CHARTRES, la ville de REIMS étant occupée par la Ligue. Dès lors, il décida d'entrer dans PARIS.

Le samedi 19 mars, Charles d'HUMIERES était mandé par le Roi de se rendre à PARIS pour y entrer le 22 mars.

Après la mort de RIEUX, la Ligue ne désarma pas et lui donna pour successeur à PIERREFONDS, un nommé SAINT-CHAMANT.

Henri IV qui poursuivait le siège de LAON, détacha alors un corps de troupe sous les ordres de François des URSINS avec pour mission de prendre la forteresse soit par la force, soit par la négociation.

Après plusieurs attaques infructueuses, François des URSINS usa de diplomatie et SAINT-CHAMANT consentit à rendre la forteresse sous la condition qu'il en sortirait avec les honneurs de la guerre et qu'il percevrait une indemnité, tout en étant libre de retourner au commandement qu'il détenait antérieurement à la FERTE MILON. Le Roi, sachant le château pratiquement imprenable, ratifia immédiatement la convention par une déclaration du 3 août 1594.

Il remit PIERREFONDS entre les mains de Louis POTIER, Seigneur de GEVRES (de BLERANCOURT et de JAULZY) qui avait toute sa confiance. POTIER vint y demeurer avec beaucoup de soldats qui hélas, commirent de grands dégâts et violentèrent la population. Après cette occupation qui dura sept mois, Henri IV décida de donner le commandement au père de la belle Gabrielle, Antoine d'ESTREES, marquis de COEUVRES.

Ce ne fut qu'en 1617 que le cardinal de RICHELIEU, au nom de Louis XIII, prononça la destruction de cette forteresse qui devait être rebâtie au XIX siècle par VIOLLET LE DUC).

(1) Aisne

Année 1595

En juin 1595 d'HUMIERES est devant HAM, ville au nord de NOYON, une des dernières tenue par les Espagnols.

Une bataille « épique » s'engage et d'HUMIERES enlève une première barricade. Il laisse alors à ses soldats un instant de repos et examine la position de l'ennemi... grosse faute. Il est à découvert et sans casque. Une balle partie du clocher de SAINT-MARTIN l'abat net.

« Le Sieur d'HUMIERES, au premier regard qu'il fit vers les ennemis pour reconnaître leur disposition fut atteint d'une mousquetade par la tête et estant touché les genoux à terre, laissa son âme à Dieu et son corps entre les bras des siens » (écrit anonyme) Il avait alors vingt huit ans.

SULLY écrivit que « c'est la plus grande perte qu'eut pu faire la Picardie. »

Henri IV ne put retenir ses larmes :

« J'ai perdu HUMIERES, je donnerai HAM et bien d'autres places pour un homme de ce mérite ».

Son corps fut apporté dès le lendemain en sa maison de MONCHY et son cœur en la ville de COMPIEGNE dans l'Eglise SAINT CORNEILLE.

Quant au château de PIERREFONDS, les malheurs n'étaient point terminés.

Un Henri « de SAVREUX » religieux de SAINT-JEAN-DES-VIGNES (de SOISSONS) et guerrier s'était montré dévoué serviteur de sa Majesté le Roi d'Espagne.

Rempli d'adresse et de courage avec 20 hommes, connaissant le secret du château pour y avoir vécu avec RIEUX, il fit appliquer pendant la nuit des échelles de corde contre la muraille et se rendit maître de la forteresse « réputée l'une des plus imprenables de toute la France ».

Il se déclara prêt à la livrer au Roi d'Espagne et en exigea un fort prix.

Lorsqu'il eut mis les Espagnols en possession de PIERREFONDS, il se dirigea vers ARRAS pour y recevoir récompense mais attaqué par des soldats royalistes, il fut blessé et jeté, chargé de fers, dans la prison royale de SAINT QUENTIN.

Il prit l'empreinte en cire des clefs de la prison et par l'intermédiaire d'un nommé LEFEBVRE fit fabriquer ces clefs et s'enfuit de sa prison en octobre 1595.

Les occupants de PIERREFONDS rendirent alors la forteresse à Antoine d'ESTREES (le 29 octobre 1595) moyennant 3.500 écus.

Henri IV soucieux de paix, réhabilita RIEUX le 20 novembre 1595
« remis et restitué en son honneur bonne forme (réputation) et renommée et la confiscation de son bien à nous adjugée révoquée et laissée à la dame Hélène de SERMOISE sa veuve, héritière universelle ».

La guerre touchait à sa fin.

Henri IV conquit pour la deuxième fois la ville de NOYON qui fut contrainte de lui payer 4.000 écus d'or.

Après la levée de l'excommunication d'Henri IV, CHARLES, Duc de Mayenne le dernier des GUISE, se rallia à lui. Ultérieurement en 1596, il fut nommé gouverneur militaire de SOISSONS. Il mourut « fort doucement » à SOISSONS en 1611.

Le 11 février 1596, le Roi et Mayenne étaient à FOLEMBRAY (dans l'Aisne près de BLERANCOURT).

Mayenne fit présent au Roi d'un fort beau cheval estimé à plus de 1.000 écus. Mais dans le traité était écrit « nous voulons que les « villes de CHALON, SEURRE et SOISSONS, lesquelles nous avons laissées pour villes de sûreté à notre cousin pour six ans, il n'y ait aucun autre exercice de religion que de la catholique apostolique et romaine durant les dits 6 ans ».

La paix était-elle enfin revenue ?

Non car dès 1595, les Espagnols qui depuis un quart de siècle soutenaient les ennemis de la royauté avaient envahi le nord du pays.

Ils prirent CAMBRAI, CALAIS et surtout le 11 mars 1597, s'emparèrent de la ville d'AMIENS.

Le Roi dirigea ses troupes sur cette ville et la reprit en compagnie de Mayenne !

Les préliminaires de la paix furent ensuite signés à COMPIEGNE et enfin le 2 mai 1598, c'était le traité de VERVINS qui mit fin à la guerre avec l'Espagne.

Mais déjà le 13 avril par le célèbre « édit de NANTES », Henri IV avait rétabli la liberté religieuse.

ANNEXE

Extraits de la « Satire Menippée »

Harangue (fictive) (moquerie du Sieur RIEUX)

Du sieur de RIEUX
Sieur de Pierre-Font

Pour la noblesse de l'union
aux Etats Généraux de la Ligue - janvier 1593.

Comte et gardien de Pierre-Font, député de la noblesse de France, habillé d'un petit capot à l'espagnole et une haute fraize, se leva pour parler et ayant mis deux ou trois fois la main à la gorge qui luy démangeait, commença ainsi :

Messieurs, je ne say pourquoy on m'a député pour porter la parole en si bonne compagnie, pour toute la noblesse de nostre party ? Il faut bien dire qu'il y a quelque chose de divin en la Sainte Union, puisque par son moyen de commissaire d'artillerie assez malotru, je suis devenu gentilhomme et gouverneur d'une belle forteresse.

Vive la guerre, il n'est que d'en avoir, de quelque part qu'elle vienne.

Puis il déclare ne rien entendre aux problèmes de la religion et de l'état.

« Quant à moy, je n'entends point tout cela pourvu que je lève toujours les tailles et qu'on me paye bien mes appointements, il me chaux (1) que deviendra le pape ni sa femme ».

Il déclare vouloir prendre NOYON et « si j'en puis venir à bout, je seray Evesque de la ville » (!).

En attendant « il n'y aura paysan, laboureur ni marchand autour de moi et à dix lieues à la ronde qui ne me passe par les mains et qui ne me paye taille ou rançon... je les pends par les aisselles et je leur chauffe les pieds d'une pelle rouge, je les mets aux fers, je les pends en chapon roty... Bref, j'ay mille gentils moyens pour tirer la quinte-essence de leurs bourses.

(1) *je me soucie fort peu*

Qu'on ne me parle point là-dessus du point d'honneur, je ne scay ce que c'est.

La justice n'est pas faite pour les gentilshommes comme moy : je prendray les vaches et les poules de mon voisin quand il me plaira.

Nous pouvons « tuer et assassiner parents, amis, voisins, père et mère, pourvu qu'y fassions nos affaires et que soyons bons catholiques ».

Au demeurant, s'il faut élire un Roy, je vous prie de vous souvenir de moy et de mes mérites ; on m'a fait croire qu'il s'en est fait autrefois de pires que moy...

Je vous laisserai faire tout ce que vous voudrez. J'abolirai toutes ces mangeries de justice. Je supprimerai tous les sergents, procureurs, commissaires et conseillers, excepté ceux qui sont de nos amis... et il me suffira que vous m'appeliez Sire.

BIBLIOGRAPHIE

Citons notamment :

- Denis ROLLAND – Le château et les châtelains de Vic-Sur-Aisne
- BONNAULT d'HOUE (baron de) Compiègne pendant les guerres de religion et la Ligue – Imprimerie Progrès de l' AISNE - Compiègne 1910
- Société historique de Compiègne – Bulletins
- Carlier (Abbé Claude) - Histoire du duché de Valois – Paris 1764
- DORNAY (claude) - Histoire de la ville de Soissons 1663-1664
- Bernard Ancien – Misères du temps de la Ligue
- Richard (Antoine) – Mémoires sur la ligue dans le Laonnois 1869
- Mémoires de la ligue – Amsterdam 1753
- Geneviève Cordonnier – Soissons son histoire – éditions
- Louis le Floch - Histoire de CUISE la motte 1974
- Société Archéologique Historique et Scientifique de Soissons – Bulletins
- Journal de LEPAULART
- Annales du diocèse de Soissons
- A. ROBERT – Le château de Pierrefonds –Paris- société française d'éditions d'art
- Manuscrit anonyme sur Charles d'HUMIERES – Bibliothèque nationale, département des manuscrits MS Français 3425.

.....
Association Archéologique Historique et Scientifique de Soissons

Imprimeur : Imprimerie V. SUIN
Dépôt légal N°